

Ecrire contre la modernité

A Lucien Bresler

Pierre Le Vigan

Ecrire contre la modernité

Portraits d'écrivains

précédé

d'Une étude sur la philosophie des Lumières

Michel de Montaigne / Blaise Pascal /
Johann Wolfgang von Goethe / Alexis de
Tocqueville / Friedrich Nietzsche / Charles
Péguy / Walter Benjamin / Jean Prévost /
Emil Cioran / André Gorz / Slavoj Žižek /
Alain Finkielkraut / Françoise Dastur /
Jean-Claude Michéa

DU MEME AUTEUR

- > Inventaire de la modernité avant liquidation, Avatar éditions 2007, diffusion www.librad.com
- > Le front du cachalot. Carnets de fureur et de jubilation, Dualpha 2009, www.librad.com
- > La tyrannie de la transparence. Carnets II, L'Aencre- Dualpha 2011, www.librad.com
- > Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne, Avatar éditions 2011, www.librad.com
- > La banlieue contre la ville. Comment la banlieue dévore la ville, La barque d'or, 2011.

Table des matières

Introduction 9

Chapitre 1 / Une étude sur la philosophie des Lumières 13

Chapitre 2 / Michel de Montaigne

Chapitre 3 / Blaise Pascal

Chapitre 4 / Johann Wolfgang von Goethe

Chapitre 5 / Alexis de Tocqueville

Chapitre 6 / Friedrich Nietzsche

Chapitre 7 / Charles Péguy

Chapitre 8 / Walter Benjamin

Chapitre 9 / Jean Prévost

Chapitre 10 / Emil Cioran

Chapitre 11 / André Gorz

Chapitre 12 / Slavoj Žižek

Chapitre 13 / Alain Finkielkraut

Chapitre 14 / Françoise Dastur

Chapitre 15 / Jean-Claude Michéa

<http://la-barque-d-or.centerblog.net/>

Contact auteur : labarquedor@gmail.com ou
pierrelevigan@gmail.com

Introduction

La position antimoderne peut recouper bien des choses. Elle peut notamment rejoindre une hauteur factice, un mépris de nos temps qui cache mal l'impossibilité de s'y intégrer, de reconnaître les altérités, et même de faire face aux brutalités de notre époque. La pire des positions antimodernes est celle qui se réfère à une improbable et introuvable Tradition qualifiée généralement de « primordiale » comme si l'enflure de la majuscule de Tradition ne suffisait pas. Tout ceci est compréhensible, et c'est pourquoi toute époque moderne secrète ses antimodernes, mais il n'est pas sûr que cette posture soit tenable et surtout il n'est pas sûr que cette posture possède une quelconque fécondité historique. Le philosophe Philippe Forget remarque qu'il y a plusieurs modernités (*Krisis*, La Guerre ?, 33, avril 2010). Allons au réel, et aller au réel c'est être précis : c'est notre modernité qui est critiquable, ce sont nos temps marqués par la dictature de l'objet, et de l'urgence (Gilles

Finchelstein, *La dictature de l'urgence*, Fayard, 2011).

C'est notre monde contemporain qui est pathogène, marqué par la « tyrannie de la transparence » (un de mes livre porte ce titre, L'Aencre, 2011), équivalent du sacrement chrétien de la confession, par l'exposition de l'intime et la privatisation du politique, devenu, non plus la recherche du bien commun, mais la gestion des égoïsmes et particularismes.

Notre monde contemporain est devenu ce qu'il est en fonction d'un processus idéologique et historique qui est la modernité elle-même. En d'autres termes, partons du concret mais allons aux principes.

Mieux : remontons aux principes. Et d'abord, interrogeons-nous sur la grande irruption de la modernité que fut la pensée des Lumières. Homogénéité ou pluralité ?

Les philosophes des Lumières étaient-ils modernes ou non ? Rousseau, en tout cas, ne

l'était pas. D'où le besoin d'y voir de près. C'est pourquoi les philosophes des Lumières et leurs idées introduisent ce livre. Ils sont pour beaucoup dans l'idée que l'homme améliore sa nature même - et pas seulement ses outils - en s'accomplissant dans la « liberté » c'est-à-dire dans le désencastrement par rapport aux héritages et aux traditions. Ils ne croient pas seulement dans des progrès et des libertés – auquel cas il faudrait les suivre – mais dans Le Progrès et La Liberté. En contrepoint, le portrait de quelques penseurs anti-modernes – à l'exception notable de Pascal – ou en tout cas réactifs à la modernité permet de voir qu'il reste possible de penser la limite de l'homme, la finitude de son histoire, et en même temps le tragique du monde.

En effet, qu'il y ait plusieurs façons d'être moderne, en fonction des pays et des époques, ne doit pas occulter le fait qu'il existe une unité de la modernité et une généalogie de celle-ci. C'est pourquoi les penseurs de la modernité, favorables à celle-ci ou critiques, doivent toujours être mis en

perspective historique. La modernité qui nous est contemporaine est singulière mais son processus dure depuis longtemps. Lire, c'est d'ailleurs une des façons de résister à la modernité. Sénèque écrit dans ses *Lettres à Lucilius* : « Fais-le, mon cher Lucilius : affirme ta propriété sur toi même, et le temps que jusqu'ici, on t'enlevait, on te soutirait ou qui t'échappait, recueille-le et préserve-le. Persuade-toi qu'il en va comme je l'écris : certains moments nous sont retirés, certains dérobés, certains filent. La perte la plus honteuse, pourtant, est celle que l'on fait par négligence. Veux-tu y prêter attention : une grande partie de la vie s'écoule à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la vie tout entière à faire autre chose. » (*Lettre 1*).

Chapitre 1 / Une étude sur la philosophie des Lumières

Plus de 250 ans après le lancement de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751), que reste-t-il des Lumières ? Un mythe et beaucoup d'ambiguïtés. Les Lumières ont séduit les élites du royaume de France. Deux siècles plus tard, cela reste un mythe national dans lequel se trouve confusément l'idée que la France aurait apporté la liberté au monde. Le mythe, c'est l'idée que l'usage de la raison a été inventé par les Lumières. C'est faire peu de cas de Grecs, des Romains, des Renaissants et même des théologiens. Mais il reste un acquis même s'il n'est pas exclusif de la pensée des Lumières : c'est l'idée que les hommes font leur histoire. Ils ont la responsabilité de leur histoire, de la faire et de la comprendre. Les Lumières le disent et l'intègrent dans le développement de leur pensée. « Bien et mal coulent de la même

source », écrit justement Jean-Jacques Rousseau. Cette source, c'est l'homme, avec sa grandeur et avec ses limites. En outre, les Lumières n'ont pas inventé la notion de bien commun mais elle fut présente chez la plupart de ses penseurs. Ceci distingue les Lumières d'un certain libéralisme individualiste.

Le mythe des Lumières doit donc être ramené à ses justes proportions : les Lumières n'ont pas été une préfiguration de la Révolution française. « Les penseurs des Lumières n'ont rien compris à la Révolution » remarque Jean-Marie Goulemot, professeur à l'Université de Tours (*Adieu les philosophes. Que reste-t-il des Lumières ?*, Seuil, 2001).

C'est justement la grande faiblesse des Lumières : leur culte du progrès, à la notable exception de Rousseau, s'est accompagné d'une incompréhension ou mécompréhension de l'histoire – à l'exception, elle aussi plus que notable, de Voltaire. En d'autres termes, les penseurs les plus importants du XVIIIe siècle sont tout

simplement irréductibles à la catégorie des Lumières.

Au nom de la tolérance, les penseurs des Lumières poursuivent l'objectif d'un rapport de force idéologique et social. Nombre de penseurs des Lumières appellent à ne respecter que la raison mais déplorent de possibles « abus » des Lumières, comme « la dureté, l'égoïsme, l'irrégion et l'anarchie » (Moses Mendelssohn).

Les philosophes des Lumières critiquent l'arbitraire du pouvoir mais, en expliquant que tout pouvoir vient du peuple, ils légitiment les abus et l'arbitraire d'un pouvoir qui prétendrait avoir une légitimité absolue car venant du peuple. Un inventaire est nécessaire.

Les origines des Lumières

On assimile souvent les Lumières à la pensée de la Révolution française, et plus largement à la genèse de la modernité. Les Lumières, ce serait Voltaire, et Rousseau, et Diderot et d'Alembert, voire, un peu, Benjamin

Franklin, et, tout de même aussi, Kant, auteur du texte fameux « Qu'est-ce que les Lumières ? » (in *Eléments métaphysiques de la doctrine du droit*). Si les Lumières sont un mot-valise, il est à craindre qu'elle soit lourde à porter. Une telle étendue de la notion n'aide pas à y voir clair. Et si le plus important dans les Lumières était ce dont on parle le moins, ce que le libéralisme des temps hypermodernes tend le plus à occulter, à savoir la notion de bien commun ?

La novation constituée par les Lumières est sans doute d'articuler, comme l'a relevé Tzvetan Todorov, le rationalisme et l'empirisme, d'une part Descartes, Leibniz et d'autre part Francis Bacon, John Locke, George Berkeley, David Hume.

Les Lumières partent d'Angleterre, de Locke et Berkeley, de la *Cyclopaedia* de Ephraim Chambers et culminent avec l'Encyclopédie Britannique de 1768. On a d'ailleurs souvent fait commencer les Lumières à la crise de la première Révolution Anglaise, celle de 1641-49, qui aboutit à la décapitation du roi

Charles 1er. Les Lumières passent par la France et se terminent en Allemagne. Elles sont l'effet des liens de plus en plus étroits – mais qui restent conflictuels – entre les pays d'Europe, et d'une connaissance mutuelle croissante due au développement des échanges. Les Lumières ne se conçoivent pas sans l'amélioration des voies de communication et le développement de la poste. Ainsi, Voltaire aura environ un millier de correspondants.

Quelle est l'idée centrale des Lumières ? C'est d'émanciper la connaissance de la tutelle des religions. L'idée, c'est l'autonomie du peuple et de chacun : deux idées pas toujours compatibles au demeurant. Mais les Lumières, c'est aussi l'aspiration au bien commun qui pose des limites aux désirs de chacun.

Les Lumières, c'est encore, non pas exactement les droits de l'homme, mais les droits humains, un principe d'universalité des droits de chaque homme, même s'il s'agit essentiellement alors des droits de l'homme blanc et européen. Les Lumières se

sont heurtées à des adversaires externes, les « obscurantistes » mais aussi à des adversaires internes, les réductionnistes, ceux qui croient à l'inéluctabilité des Lumières, réductionnistes dont Rousseau, quoi que l'on puisse lui objecter par ailleurs, ne faisait pas partie. Il n'a en effet jamais évacué le tragique de la condition humaine.

A l'origine des Lumières, il y a souvent à la fois un mouvement social et un mouvement national, comme le soulèvement hollandais contre la domination espagnole de Philippe II. Mais loin de se vouloir révolutionnaires, les philosophes des Lumières se voulaient généralement porteurs d'idées visant à une plus grande stabilité, sur le plan de l'équilibre social (Hobbes) ou de la prévention des catastrophes naturelles (Descartes). Ce qui ouvre réellement la voie aux Lumières, c'est de s'opposer, comme Hobbes, et surtout comme Spinoza et Pierre Bayle, à toute censure. Pour Spinoza (1632-1677), « la raison à elle seule peut nous conduire à la béatitude, et fonde une religion naturelle, indépendante de la révélation

historique », remarque le philosophe Ariel Suhamy (*Spinoza*, Ellipses, 2008). C'est pourquoi Spinoza est un partisan de la « lumière naturelle » de la raison. Cette croyance en la raison comme voie de la béatitude est bien entendu fausse, elle monumentalise outrancièrement la raison. Mais elle ouvre aussi la voie au panthéisme et au romantisme, bien au-delà des Lumières et parfois contre les Lumières. Loin d'être un rejet de tout esprit religieux c'en est une autre forme. C'est en outre une position « avancée » qui ne fait pas l'unanimité dans la pensée dite des Lumières. De fait, Locke et Leibniz croient pour leur part encore à la providence divine.

Ainsi s'esquisse une coupure entre les Lumières radicales – celles des ultras des Lumières – et les Lumières « modérées ». A l'origine des Lumières, il y a encore les doctrines du droit naturel, issu de la nature elle-même et de sa compréhension par la raison. Ce sont les doctrines du hollandais Hugo Grotius et de l'allemand Samuel Pufendorf (1632-1694). Tous deux défendent

le principe de la distinction entre l'Etat et la société, cette dernière étant régie par l'ordre naturel.

« Le droit naturel est immuable, jusque-là que Dieu même n'y peut rien changer » (Grotius, *Du droit de la guerre et de la paix*, 1625). Pour John Locke (1632- 1704), le gouvernement civil est issu de la loi naturelle. C'est un contrat par lequel les hommes acceptent l'autorité politique en échange de la sécurité. Cela n'a aucun rapport avec la foi et si des restrictions à la liberté de croyance sont possibles ce ne peut être que pour la cohésion de la nation et non pour des motifs intrinsèquement religieux : « (...) notre entendement est d'une nature qu'on ne saurait le porter à croire quoi que ce soit par la contrainte » (John Locke, *Lettre sur la tolérance*, 1686).

On rattache souvent les Lumières au culte du progrès. Ce n'est pas toujours vrai. Ainsi, Pierre Bayle (1647-1706) ne croit pas au progrès ; il cultive un doute systématique. La croyance au progrès de l'esprit humain caractérise par contre Fontenelle (1657-

1757) qui défend aussi l'idée, dans la lignée de Copernic et Galilée, que l'homme ne peut plus se considérer comme le centre de l'univers. Fontenelle fut raillé par Voltaire (*Micromégas*). Pour Leibniz, le principe de la raison ne relève pas d'une intercompréhension entre les hommes mais est surplombant : c'est une harmonie préétablie d'origine divine (*Monadologie*, 1714). C'est le principe de raison suffisante.

Voltaire mettra aussi en scène Leibniz pour le ridiculiser dans *Candide*, non sans le caricaturer. Pour Mandeville, le vice et l'égoïsme sont les conditions de la prospérité (*La Fable des Abeilles*, 1705). « Seuls les fous veulent rendre honnête une grande ruche ». Friedrich von Hayek, au XXe siècle, verra en Mandeville un précurseur du libéralisme qu'il défendra contre les collectivistes et aussi contre les nationalistes.

Selon Peter Sloterdijk, le véritable ancêtre des Lumières est, à côté de Spinoza, le Tchèque Comenius (1592-1670), le « Galilée de l'éducation » dira Michelet. Selon Comenius, l'éducation peut rendre les êtres

humains meilleurs. « Tout doit être enseigné à tout le monde, sans distinction de richesse, de religion ou de sexe », écrit-il. Comenius reprenait l'idée platonicienne de l'élévation de l'âme. (Via Lucis, La voie de la lumière, 1642). La condition de cette élévation est l'éducation dont fera l'éloge même Rousseau, pourtant réservé quant à l'idée de progrès.

Les Lumières dans les îles britanniques (ou îles anglo-celtes)

Si les Lumières ont pris naissance outre-Manche, elles ne sont pas seulement anglaises, elles sont britanniques. L'Ecosse y a une grande part. Ce sont en effet les écossais Francis Hutcheson, David Hume, Adam Smith, Adam Ferguson et d'autres, professeurs à l'Université d'Edimbourg, qui l'illustrent. Pour Hume, le commerce, le droit, la politique, l'Etat sont des artifices nécessaires pour donner plus de force à l'homme, animal plus fragile que les autres animaux. L'ordre social n'est pas le fruit d'une providence divine. Il est contingent. James Dunbar s'interroge : « Tout ce qui